

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 50

Artikel: Conte de Noël - La reconnaissance de Jérôme
Autor: Veuzit, Max de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255636>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISANT



A PORRENTROY



N° 50

Supplément du Dimanche 17 décembre

1905

CONTE DE NOËL. — La reconnaissance de Jérôme.

I

On était au vingt-quatre décembre.

La demie de cinq heures venait de sonner à l'église d'une pauvre bourgade de Savoie.

Une pluie glaciale, drue et continue, tombait depuis midi.

Avec une hâte fébrile, les rares passants pressaient le pas, désireux de gagner leurs demeures au plus vite.

Pas tous, cependant, car une forme humaine — celle d'un enfant de douze ans, environ — petite mince et tremblante, se mouvait lentement dans l'ombre projetée par l'église.

Avec son pantalon effiloché et percé aux genoux, sa misérable blouse défraîchie et rapiécée, sous laquelle il essayait d'abriter contre le froid, ses mains rougies — il était là, le pauvre enfant, pâle et souffrant, debout, ne sachant où aller, le dos appuyé contre les pierres grises de la haute muraille.

Depuis la veille, il n'avait pas mangé, et une faim terrible le tirait, déchirant ses entrailles, mettant un voile devant ses yeux et des bourdonnements dans ses oreilles.

La nuit venait, et avec elle, le vent plus âpre et plus glacial encore.

La faiblesse du malheureux était si grande qu'inconscient presque de ce qui l'entourait, l'idée ne lui venait pas d'appeler du secours, ou de chercher abri dans une grange quelconque.

Du reste, ses jambes fatiguées lui refusaient tout service et déjà, pour supporter son corps épuisé, il

devait s'aider des mains et se cramponner au bandeau du mur.

Et pendant que le froid et la faim se disputaient ses dernières forces, son esprit affaibli revoyait avec la lucidité étonnante de l'homme qui se noie, tous les événements auxquels il avait été mêlé depuis sa naissance.

Enfant du hasard, sans parents et sans famille, il devait d'exister encore, à la générosité d'un bûcheron qui l'avait recueilli tout petit. Mais l'homme était dur et le petit Jérôme avait reçu plus de taloches que de caresses.

Chaque matin, après lui avoir donné un gros morceau de pain bis pour la nourriture de la journée, le bûcheron l'envoyait ramasser des copeaux, des pommes de pin ou du bois mort.

Cependant, toute pénible que fût cette existence sans soleil, elle valait encore mieux que celle qui attendait l'orphelin.

Un jour, le bûcheron était mort, tué par la chute d'un gros arbre qu'il abattait et dont il ne s'était pas garé à temps.

Cette perte avait été irréparable pour Jérôme, car son protecteur mort, il passa dans les mains d'un roulier qui non content de le

priver de nourriture et de sommeil, le rouait encore de coups de fouet pour la moindre peccadille.

Son martyre avait duré deux ans... deux longues années pendant lesquelles il avait enduré les pires tourments et les plus excessives violences. C'est alors que rebuté, décidé à tout, même à la mort, plutôt



Phot. L. Bouët, Paris.

M. Loubet.

Le roi Alphonse.

Le président Loubet et le roi Alphonse à la chasse.

que de continuer à vivre auprès de cet homme infernal, il avait conçu le projet de le fuir, de tromper sa surveillance et de recouvrer sa liberté.

Sa décision prise, il avait guetté le moment propice pour la réaliser.

Après une longue attente, l'occasion désirée s'était présentée deux jours auparavant, il était parti dans la nuit noire, plein de crainte et plein d'espoir.

Longtemps, il avait couru, tout droit devant lui, afin de mettre le plus d'espace possible entre lui et son tyran. Tremblant au moindre bruit, au plus léger froissement des feuilles mortes, il avait ainsi franchi sept ou huit kilomètres.

Ce n'était pas assez, certes, mais il était épuisé de lassitude et d'insomnie et force lui avait été de se reposer un peu avant de continuer sa route.

Ce repos avait été rien moins que réparateur ; d'affreux songes avaient peuplé son sommeil et glacé de tous ses membres, autant par le froid que par la peur ; il avait préféré se remettre en marche.

Depuis la veille, il allait sans discontinuer, mettant toute son énergie à fuir celui qui, sans nul doute, le cherchait.

Maintenant, il était là, dans ce village inconnu, les membres brisés de fatigue, l'estomac criant la faim, les idées brouillées par tant de souffrances...

Et la bourrasque redoublait !

Et le vent et la pluie cinglaient avec une intensité féroce, les faibles épaules du petit.

Ses minces vêtements étaient traversés et l'eau ruisselait sur son corps, dégringolant le long de ses jambes, jusque dans les chaussures d'homme, trop grandes pour les pieds d'enfant, qu'elles enveloppaient.

Livide, frissonnant et glacé, les yeux en feu, les dents claquant, il cherchait encore à se tenir debout. Il comprenait qu'une fois tombé, il n'aurait plus la force de se relever, et une vague épouvante de mourir l'empêchait de se laisser aller.

Mais la lutte de l'enfant exténué contre les éléments déchaînés, était inégale.

Ses mains meurtries et ankylosées par le froid, lâchèrent les pierres auxquelles elles se cramponnaient, ses jambes se déroberent, et le malheureux roula par terre évanoui, le visage contre la boue noire du chemin.

II

L'enfant avait bien des chances de rester-là, sans secours, mais Dieu qui veille sur les plus infimes êtres de la création, lui envoya un sauveur sous les traits d'un garde champêtre, chargé de l'allumage des réverbères, dans la petite ville.

L'échelle sur l'épaule, la lanterne à la main, Fabrice Pottier courbait la tête sous la pluie, en faisant sa tournée.

A quelques pas de Jérôme étendu, il s'arrêta.

Au-dessus de lui, un réverbère — un de ces antiques réverbères comme on en voit encore dans les campagnes — était suspendu au bout d'une potence de bois.

— Chien de temps ! bougonna-t-il. Je vais avoir encore un mal infini à allumer la mèche.

Puis dressant son échelle contre l'église, il grimpa. Quelques instants après, la lampe à l'huile qu'il venait d'allumer, répandit à l'entour, une faible clarté.

L'homme descendit, secoua ses vêtements et reprit son échelle.

C'est alors, seulement, grâce à la lumière qui, maintenant, éclairait le coin sombre, — qu'il aperçut l'enfant inanimé.

— Malheur de mé !... On croirait voir un petiot de couché là...

Il lâcha l'échelle et s'éclairant de sa lanterne, il se

baissa et retourna Jérôme dont le pâle visage était souillé de boue.

— Bon sang de bon sang ! En v'là t'y une affaire ! On dirait qu'il est mort ! ! ! ! !

Malgré le froid vif, Fabrice Pottier sentit la sueur perler à son front.

Tour à tour, garde champêtre, allumeur de réverbères et jardinier, selon les heures du jour, c'était un brave et honnête homme qui n'eût point fait de mal à une mouche.

Dans sa vie paisible, de travailleur, jamais pareil événement ne lui était arrivé, et il eut peur d'être seul avec ce cadavre.

Il recula d'un pas et ses yeux examinèrent autour de lui.

L'endroit était désert, pas une âme vivante n'apparaissait même dans le lointain.

Pendant qu'il hésitait sur ce qu'il devait faire, un faible gémissement s'échappa des lèvres de l'orphelin.

Fabrice Pottier tressaillit et un éclair de satisfaction brilla dans son regard.

— Ah ben, il vit ! j'aime autant ça...

De nouveau, il se rapprochait et se penchait vers l'infortuné toujours sans connaissance. Devant la douce figure aux traits émaciés de Jérôme, toutes ses hésitations disparurent.

— Allons, mon bonhomme, tu ne vas pas rester là, sous l'averse. Je continuerai ma tournée un peu plus tard. Pour le moment, je vais te conduire chez moi... Mon logis n'est pas un palais, mais tu ne dois pas être difficile, et Thérèse est une brave femme qui te soignera bien...

Tout en parlant, il éteignit sa lanterne la rangea près de l'échelle, et prenant l'enfant dans ses bras, il se dirigea vers son logis.

Au bout de cinq cents mètres environ, il s'arrêta à la porte d'une petite maison basse.

A son appel, une jeune femme vint ouvrir.

En le voyant chargé d'un tel fardeau, elle recula toute saisie.

— Que nous apportes-tu là. Fabrice ? Quel est ce malheureux ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Un pauvre gosse que j'ai trouvé, là bas, près de l'église... Allons fais-moi place, ma' bonne Thérèse ; le môme n'est pas gros, mais il pèse tout de même, et ce fichu temps enlève les forces !

La jeune femme s'effaça pour laisser entrer son mari et devinant bien vite, avec son instinct féminin, les causes de la syncope du jeune garçon, elle s'empressa de lui retirer ses vêtements mouillés et de le coucher dans un lit bien chaud.

Pendant qu'elle s'occupait ainsi, Fabrice Pottier ne restait pas inactif, il préparait un léger cordial et avec bien des difficultés, l'introduisait entre les dents serrées de Jérôme.

— Il a l'air bien malade et nous ne sommes pas riches, murmurerait-il comme pour excuser sa charité, mais je ne pouvais pas laisser ce mioche là sans secours, un soir de Noël surtout !... et puis, vois-tu, Thérèse, j'ai idée que cette bonne action nous portera bonheur.

— Dieu t'entende, répondit la jeune femme en se signant.

Fabrice retourna alors achever sa tournée de réverbères à allumer et Thérèse s'installa au chevet du petit garçon.

Jérôme fut bien des jours avant que de pouvoir se lever et les pauvres gens qui l'avaient recueilli durent se priver beaucoup pour lui donner les soins que réclamaient son état.

(A suivre).

Max de VEUZIT.



La réprimande

Fragment d'après le tableau de FLORENT-WILLEMS (artiste belge.)